

Kannadig an Erge-Vras

[Chroniques du GrandTerrier]

Histoire et mémoires d'une commune de Basse-Bretagne, Ergué-Gabéric, en pays glazik
Memorioù ar re gozh hag istor ar barrez an Erge-Vras, e bro c'hlazig, e Breizh-Izel

Juin 2014
n. 26

Miz Mezheven

Vacances nature à Odet ou à Madagascar ?

Loc'h ar c'horiked an Oded pe karrierennoù Madagascar !

Le titre de ce bulletin mérite un décodage, n'est-il pas ? En effet, la question posée en cette veille de vacances fait référence à deux articles de ce trimestre passé - et aux deux photos ci-dessous :

La première est la grotte des nains d'Odet dont nous avons retrouvé la trace, exploré les souvenirs, et comparé aux autres grottes avoisinantes.

La deuxième est la carrière dite de Madagascar que l'on peut encore visiter du côté de St-Chéron dans le département de l'Essonne, et dans laquelle de nombreux gabérisois sont allés travailler entre 1870 et 1920.

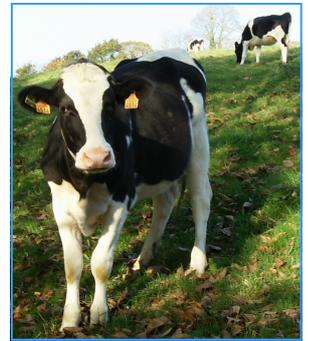
Hormis ces deux premiers sujets, vous trouverez bien sûr les thèmes inédits que nous ont réservés ces trois mois d'investigations en tous genres :

- La cache d'Arsène Lupin.
- Les chars des Black Panthers.
- Les esclaves de St-Domingue.
- La bannière du Tonkin.
- Les Apaches de l'As-de-Pique.

Ceci n'est qu'une liste incomplète, la table des matières ci-contre étant faite de quinze titres à part entière.

A greiz kalon,

« du centre du cœur », Jean.



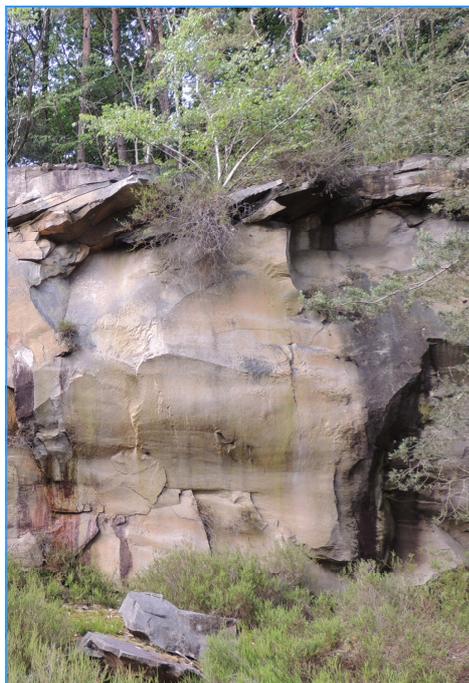
Sommaire / Taolenn

Grotte des nains d'Odet <i>Loc'h ar c'horiked</i>	i
Pavés de Madagascar <i>Galeoù ar mengleuz</i>	2
Une veuve Bolloré <i>Intanvez Eliza</i>	4
Notes papetières <i>Uzinoù paper</i>	6
Bretonnes pie-noir <i>Saout e Breizh</i>	7
Ruisseau du Guic <i>Gwazh dour ar Gwig</i>	9
Bannières religieuses <i>Bannieloù chik</i>	10
Concordat calomnieux <i>Reuz en-dro</i>	13
Les voix des esclaves <i>Mouezh ar sklavour</i>	16
Chapelle restituée <i>Ur chapel daskoret</i>	19
Procès des Apaches <i>Serrin an Apached</i>	20
La cache d'Arsène Lupin <i>Groc'h al Lupin</i>	21
Débarquement 1944 <i>Traezhennoù normant</i>	22
Souvenirs 1944-45 <i>Kounioù ar brezel</i>	23
Reconnaissance des FFI <i>Dieubidigezh Gemper</i>	25

Krennlavar / Proverbe

N'eo ket gant eskern
e taper al lern

[Ce n'est pas avec des os que
l'on attrape le renard]





Exploration et réhabilitation de la grotte des nains

Loc'h ar c'horiked

Où est donc cette grotte des nains d'Odet qui a aiguisé l'imaginaire et les jeux de plusieurs générations d'enfants d'Odet et de Stang-Venn ?

Nous l'avons recherchée, photographiée, et compilé quelques témoignages, légendes et souvenirs d'enfance sur cet amonçlement de rochers que les anciens appelaient « *Loc'h ar c'horiked* ».

Une réhabilitation était nécessaire face à la concurrence du « *Toul ar Veleien* » (le trou des prêtres) du Stangala et de la « *grotte aux nains* » de Keranguéo. Cette dernière est-elle la vraie ou un double de celle d'Odet ? Tout témoignage dans un sens ou l'autre sera le bienvenu.

Féerie et contes d'enfance

Au départ il y avait ce témoignage exprimé par de nombreux anciens du village de Stang-Venn : « *On allait souvent jouer à la grotte des nains du bois d'Odet. C'est là que René Bolloré père avait l'habitude d'amener ses clients avec de la nourriture, il demandait discrètement à un gamin de se cacher dans la grotte, et une petite main prenait l'eau et le pain placés à l'entrée de la grotte, sous le regard étonné des visiteurs.* »

Marianne Saliou, née Niger, avait une version un peu différente : « *Quand on était gosse, on allait jouer à la grotte des nains ("Loc'h ar c'horiked"). Il paraît qu'y avait des nains et qu'il fallait leur faire à manger au moulin du Moguéric. Tous les jours, on leur faisait une soupe. Mais*

un jour, on a oublié et les nains sont partis. »

La petite fille de Catherine Saliou se rappelle aussi avec émotion : « *Quand j'étais petite, j'allais en vacances chez ma grand-mère qui habitait la maison face à l'entrée du château d'Odet et avec mes cousines et cousins nous allions souvent jouer près de cette grotte. On nous avait dit que c'était la grotte des korrigans, des petits nains. Il y avait à l'intérieur une pierre plate qui servait paraît-il de table car les petits nains allaient la nuit voler des crêpes au moulin.* »

France du Guérand ¹, dans son livre « *Il fut un temps ...* » préfacé par Henri Queffelec, décrit les lieux ainsi : « *Tout proche de l'Odet, à flanc de colline, un amonçlement de rochers, certains branlants et en promontoire, d'autres plus enfoncés dans la terre. Il y avait une sorte de souterrain fait de larges et sombres anfractuosités.* »

Quant à la légende, elle a aussi sa version personnelle : « *On racontait que, pendant la Révolution, un seigneur très petit de taille, sorte de nain, s'était caché là et avait traversé la tourmente grâce aux paysans d'alentour qui lui apportaient sa subsistance.* »

Mystères et jeux de piste

Voici un jeu de piste pour retrouver aujourd'hui la grotte des nains d'Odet : garer votre voiture à Stang-Venn près du restaurant de l'Orée du Bois, montez jusqu'à l'endroit où étaient les anciens jardins ouvriers des papetiers, au nord-ouest de la résidence rentrez dans le bois pour repérer un arbre avec une double

¹ France du Guérand est la nièce de René Bolloré et fille de Léonie Bolloré et d'Yves Charuel du Guérand. Elle publie des ouvrages de spiritualité : « *À l'écoute du silence, Maurice Zundel, textes choisis* », « *Claudiel, Paul (1868-1955). La porte ouverte, lettres inédites* ».



peinture du GR 38 (cf photos ci-contre), et là descendez la pente vers l'Odet, vous verrez les rochers et l'entrée carrée de la grotte orientée à l'ouest, la petite entrée étant sur le plateau supérieur.



Il y a 40 ans, toutes les générations des villages voisins fréquentaient toujours cette grotte, la propriété privée autorisant à l'époque un droit d'usage et de passage. Un natif des lieux se rappelle : « *J'y ai été emmené la première fois par mon grand-père de Stang-Venn, ouvrier papetier, alors qu'on allait pêcher près du moulin. Il m'a parlé aussi du départ des nains faute d'être nourris.* »

Et les enfants y étaient rois : « *La grotte pouvait être traversée, par de petits gabarits, je le faisais enfant, c'était un défi, car il fallait se faufiler un mètre ou deux à tâtons dans le noir. L'issue de l'autre côté était encore plus difficile à trouver. Il y avait effectivement une petite "chambre", passé le "porche", qui ressemblait à une petite cabane d'enfant, et une petite roche en saillie qu'on appelait "la table". On dissuadait les plus jeunes de nous suivre jusque là en disant que la grotte était peuplée de chauves-souris. On ne les emmenait que les yeux bandés, pour qu'ils ne retrouvent pas le chemin. On rêvait aussi en contemplant, de ce promontoire, les maquettes de bateaux et les*

squelettes derrière les verrières du musée. »

L'écrivain public Dominique Le-maire, alias Perrotin, a mis en scène une autre grotte à proximité, celle présumée être dans le bois de Stang-Luzigou et proche du village de Keranguéo : « *Au temps où la forêt n'était encore qu'une forêt, noire en novembre et claire en mai, vivait à Keranguéo, au lieu-dit « la grotte aux nains », un korrigan de bonne famille et d'excellente éducation... Il vivait seul et caché, donc heureux, forcément heureux, sous un amas de roches, dures aux pas et doux à sa quiétude, à mi-hauteur du vallon de Stang Luzigou au fond duquel chantait l'Odet.* »

Sur un panneau descriptif du tracé des chemins de randonnée du bois de Stang-Luzigou, on voit le positionnement de cette grotte. Il y a bien un amas de rochers et de petites anfractuosités et des anciens disaient que c'était « *la grotte au loup* ». Certains pensent qu'il y aurait eu une erreur de localisation : « *Pour la grotte près de Keranguéo, il y en a une pas loin dans l'amas de rochers au-dessus du canal de Stang-Luzigou que l'on appelle par erreur "la grotte des nains" en confusion avec celle qui se trouve au-dessus de l'orée du bois* ». À noter toutefois que le toponyme de Keranguéo évoque clairement l'existence de grottes.

Jean-Marie Déguignet, quant à lui, parle des grottes anti-révolutionnaires du site voisin du Stangala : « *J'allai voir la grotte dans laquelle ces prêtres trembleurs s'étaient réfugiés par peur de la machine de Guillotin, plus puissante alors que leur Dieu tout puissant. Dans cette grotte qu'on appelle toujours Toul ar Veleien (le trou des prêtres), on peut se loger facilement et largement et on y serait à l'abri des visites importunes car il faut avoir de la hardiesse, de l'adresse et de l'agilité pour arriver jusqu'à là.* »



La marque de l'ancien chemin de Grande Randonnée GR 38, le chemin passait par là autrefois et menait jusqu'à la maison de Marjan et Fanch Mao à Stang-Odet



Espace « Patrimoine »

Article « Exploration et réhabilitation de la véritable grotte des nains d'Odet »

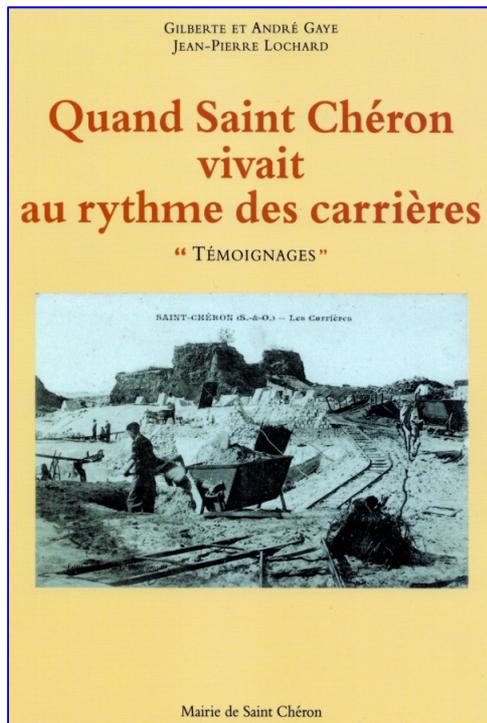
Actus/Blog « billet du 19.04.2014 »



Pavés et bagnes italo-bretons de Saint-Chéron

Galeoù ar mengleuz

« La nouvelle édition du livre "Quand Saint-Chéron vivait au rythme des carrières" est désormais disponible en mairie pour 10 euros », Le Républicain de l'Essonne 20.03.2014.



Ce magnifique travail de mémoire publié initialement par leurs trois auteurs en 1990, sous l'égide du Club des Amis de la Nature et de l'Environnement de Saint-Chéron, est réédité par Jean-Pierre Locard en 2014 avec le support de la ville de l'ancien département de Seine-et-Oise.

On trouvera aussi ci-dessous des photos prises en juin 2014 dans le quartier de Mirgaudon et à la car-

rière dite de Madagascar ², un magnifique site naturel. À consulter également l'enquête menée en 2008 par le gabéricois Henri Chauveur.

Témoignages de bretons

Ce qui nous intéresse au premier chef dans le livre saint-chéronnais, ce sont les témoignages qui soulignent la présence des expatriés gabéricois qui, à la fin du 19e et début du 20e siècle, sont venus très nombreux s'établir comme ouvriers dans les carrières de grès de St-Chéron. À noter que seule la commune d'Ergué-Gabéric est citée explicitement dans le livre, avec également une autre mention un peu plus vague « des environs de Quimper » :

✚ « Les Bretons étaient spécialistes de la grosse taille, pour dégarnir les blocs (pour bloc, ils disaient blò). » (page 18)

✚ « Les carriers, à cette époque-là (vers 1900), c'étaient rien que des italiens et des Bretons » (page 33)

✚ « Mirgaudon était breton et italien. Il y avait bien quelques Français quand même !, en plus des Bretons, évidemment ! » (page 33)

✚ « Mon oncle était venu ici pour travailler à la carrière, parce qu'ils étaient dix enfants dans la famille : il n'y avait pas assez de travail pour eux à Ergué-Gabéric (à six kilomètres à l'est de Quimper). Après, il a fait venir mon père, en 93, et ma mère est venue quelques mois après. Et je suis né à St-Chéron. » (page 33)

✚ « En Bretagne, il suffisait d'un, qui venait d'un pays, qui trouvait du travail. Alors, il écrivait à ses frères, beaux-frères, parce qu'en Bretagne, il n'y avait rien à faire » (page 33)

² Tout le monde connaît le bague de Cayenne, un peu moins celui de Nosy Lava à Madagascar, et dans les mines d'or et de diamants du Transvaal les noirs étaient exploités comme des bagnards.

Espace « Biblio »

Articles
« GAYE G. et A. & LOCARD J.P. - Quand Saint-Chéron vivait au rythme des carrières » et
« CHAUVEUR Henri - Les pavés de Saint-Chéron »

Actus/Blog
« billet du 21.06.2014 »

Le recrutement « de bouche à oreille » faisait que, d'une carrière à l'autre, les immigrants venaient de régions différentes, de France ou de l'étranger. À Saint-Chéron, c'étaient des Bretons (*très souvent des environs de Quimper*) et des Italiens du Nord. À Montigny, c'étaient des Creuzois et des Corrèziens, à Champcueil-Mondeville, des Wallons et des Italiens de Novare. (page 34)

« Ils étaient obligés de travailler avec des gros sabots ; c'était un sabotier de Jouy qui les faisait » (page 36)

« Il y avait un coin qu'ils avaient appelé "Madagascar", et puis un coin, c'était le "Transvaal", l'autre c'était "Cayenne". C'était un travail non pas de forçats ² si vous voulez, mais enfin, c'était dur. » (page 37)

« Mon père, lorsqu'il est arrivé de Bretagne, il était pensionnaire à Mirgaudon. Ils étaient trois ou quatre, ils se mettaient dans une pièce, et puis ils partageaient les frais. Ils versaient dix-sept sous par jour. Il y avait un qui fournissait le pain une semaine, et l'autre la viande. La viande c'était du porc, du porc gros sel. C'était la viande de tout le temps. » (page 51)

« À Mirgaudon, on parlait trois langues : le français, l'italien et le breton » (page 51)

« Les carriers français parlaient presque tous l'italien, mais le breton, c'était plus dur à causer » (page 53)

Magnifique site naturel

Aujourd'hui la plupart des carrières ne sont plus accessibles, notamment dans les domaines privés des grands campings de St-Chéron. Par contre le site de Madagascar est une très jolie champêtre le long des imposants blocs de grès.



Les pavés de St-Chéron



Henri Chauveur a mené en 2008 une enquête fouillée sur cette émigration de gabérisiens vers les carrières de grès de St-Chéron en Seine-et-Oise dès la fin du 19e siècle et publié d'une part sur son site Internet et d'autre part dans un article de l'association Arkae :

✚ « C'est en faisant des relevés de naissances sur Ergué-Gabéric que je me suis aperçu que la commune de Saint-Chéron en Seine-et-Oise (aujourd'hui Essonne) était souvent mentionnée en marge des actes, pour des indications de mariages ou de décès. »

✚ « Un examen des villages d'origine montre qu'il y a eu une propagation de l'information et, par suite, de départs, à partir principalement d'une zone en forme de courbe, qui va approximativement de Crec'h-Ergué à Kerdilès ... Une autre zone de départs est repérable au voisinage de la papeterie (Odet-Quélenec) et aussi au bourg ... Le "bouche à oreille" a dû fonctionner entre les hameaux voisins. »

✚ « Le recensement de 1896 révèle une sorte d'invasion de Bretons à Saint-Chéron : 112 personnes, pères, mères et enfants. Dix ans plus tard en 1906, 232 Bretons y sont dénombrés ... »

✚ « Comment est né ce mouvement de population et à la suite de quels appels ou informations ou est-ce en raison d'une situation sociale difficile. On notera que les migrants sont en général d'origine modeste, les parents comme eux-mêmes étant très souvent des journaliers. Il faut aussi noter que les déplacements sont facilités par l'arrivée du train en 1865 à la gare de Quimper (et en à Saint-Chéron cette même fin d'année 1865). »



Une veuve Elisabeth Bolloré très entreprenante

Intanvez Eliza

Au travers une lettre de 1891 à son évêque on découvre une femme de caractère qui, après un veuvage de 10 ans, va passer la main à son fils René.

Une femme dirigeante

C'est indubitablement une personnalité incontournable de la saga papetière de la famille « Le Marié-Bolloré » :

✚ sa mère Marie-Perrine était née Le Marié, sœur de Nicolas fondateur en 1822 du moulin à papier d'Odet ;

✚ son père Jean-Guillaume, dit « Bolloré aîné », patron d'une chapellerie à Quimper, fut appelé à codiriger l'entreprise dans les années 1855-60 ;

✚ son mari, cousin germain (donc Bolloré également), Jean-René, appelé aussi René, d'abord médecin dans la Marine, dirigea la papeterie de 1861 jusqu'en 1881 ;

✚ son fils René-Guillaume devint en 1891 le propriétaire de l'entreprise familiale, après une période où, veuve, elle fut aux affaires.

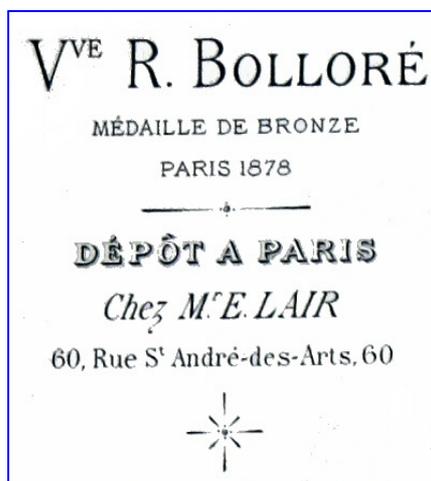
Voici comment le chanoine André-Fouet décrit l'épouse : « Le Docteur Bolloré se met résolument à l'œuvre ... Pourquoi taire la collaboration de Mme Bolloré dans cette œuvre ? C'était vraiment la femme avisée et bonne, dont la possession est préférable à tout l'or du monde "mulier sensata et bona ... gratia veracun-

dioe illius super aurum" ³ dit L'Ecclésiastique. Elle savait si bien aux jours d'abattement reconforter son mari par sa douce raison et sa bonté souriante, aux jours d'angoisse et de doute l'éclairer de ses conseils, aux jours de succès prendre part à ses joies.»

À la mort de son mari le 19 mai 1881, elle assurera la direction administrative de l'usine d'Odet. Certes son fils aîné René-Guillaume était impliqué dans les activités de production, ce bien avant son décès. En 1869, le fils écrit « *mon père ... me laissant Directeur en chef de 120 personnes* ».

Mais la veuve continue à gérer tous les problèmes de secrétariat, de relations avec les fournisseurs (de chiffons notamment), de courriers aux autorités administratives (par ex. les lettres au préfet) et religieuses.

Elle adopte un papier à entête qui mentionne son statut de veuve :



Après 10 années de veuvage, Elisabeth se retire des activités en 1891 et passe la main à son fils aîné René-Guillaume. Elle décède le 17 février 1904 à Ergué-Gabéric, à l'âge de 79 ans.

³ L'Ecclésiastique, chapitre VII, 21. « Ne vous éloignez point de la femme sensée et vertueuse .. car la grâce de sa modestie est plus précieuse que l'or ».

La lettre à l'évêque

Cette lettre conservée aux Archives de l'Evêché illustre les liens étroits des Bolloré et la hiérarchie ecclésiastique.

Sur papier libre, et non le papier à entête de la papeterie, la veuve Bolloré adresse des vœux de rétablissement à son évêque de Quimper qui, hormis ce repos forcé, venait dire régulièrement la messe à la chapelle du manoir et de la papeterie d'Odet.

Elle le remercie de ne pas l'avoir oubliée et d'avoir envoyé son secrétaire qui n'est autre que l'abbé Rossi, chanoine honoraire ⁴.

Dans cette lettre elle annonce enfin son intention de se retirer des affaires : « *L'intérêt que vous portez à mon fils me fait un devoir de vous dire, Monseigneur, que depuis le 1er octobre il est propriétaire de l'Usine. Je vais me reposer désormais et finir mes jours près de lui, au milieu des souvenirs de ceux qui m'ont précédée, près de Dieu.* »

Si l'on en croit l'abbé Edouard André-Fouet, les trois fils Bolloré (hormis Émile décédé en 1866) ont travaillé en mode collaboratif, avec sans doute la supervision de leur mère pendant ces dix ans après le décès de leur père : « *Après quelques années de tâtonnements et de collaboration, l'aîné des trois fils, toujours M. René, prit seul en main la direction : il devait la conserver vingt-quatre ans...*»

⁴ Rossi Lucien : Né le 16-10-1844 à Quimper (St-Corentin) ; 1870, prêtre (à Rome), vicaire à Loctudy ; 1873, sous-principal de Lesneven ; 1875, aumônier de Kernisy, Quimper ; 1884, chanoine honoraire ; 1915, prêtre habitué à St-Corentin ; décédé le 3-01-1920. Dès 1901, quand se dessine la séparation des biens de l'église et de l'Etat, le chanoine Rossi s'affiche comme leader de la contestation cléricale, mais aussi comme « *propriétaire soucieux de protéger ses immeubles* ».

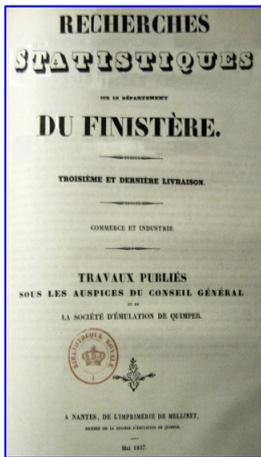


Mgr Jacques-Théodore Lamarche, évêque de Quimper (1887-1892)

Espaces « Documents » et « Personnalités »

Articles « 1891 - Lettre à l'évêque d'Elisabeth Bolloré mère » et « Elisabeth Bolloré (1824-1904), nièce, fille, épouse et mère de fabricants de papier »

Actus/Blog « billet du 05.04.2014 »



Notes historiques sur les papeteries finistériennes

uzinoù paper

On connaissait l'étude d'Henri Bourde de La Rogerie sur les origines de la papeterie en Bretagne, écrite en 1912 et qui mentionne : « Une usine beaucoup plus importante et qui était destinée à prendre un grand développement venait d'être fondée à Odet (Ergué-Gabéric) ... ».

La relecture de ses notes et la mention d'une publication d'Armand du Chatellier en 1837 nous ont amené à la BNF pour dénicher ces fameuses « Recherches statistiques ».

Un archéologue statisticien

Page 357 du Bulletin historique et philologique de 1911 dans lequel Henri Bourde de La Rogerie publie son étude : « Les intéressantes Recherches statistiques sur le Finistère publiées par A. Duchatellier en 1837 ⁵ ne signalent pas de grandes modifications dans l'état des papeteries bretonnes. ».

Armand René du Châtellier, archéologue et historien breton, né à Quimper le 7 avril 1797, décédé en 1885 au château de Kernuz en Pont-l'Abbé, a fondé la société savante « L'Association bretonne » et le journal « Le Quimpérois ». Proprié-

⁵ Recherches statistiques sur le département du Finistère [par A. Mausfas-Duchatellier], Nantes, 1835 à 1837, in-4e. Voir surtout dans la 3e livraison p. 26, 104, 111-112. Note d'H. B. de La R. : L'auteur croyait que les papeteries du pays de Morlaix remontaient à 1750 environ ; on a vu qu'elles avaient une origine beaucoup plus ancienne.

taire châtelain de Kernuz, il fut aussi maire de Pont-l'Abbé de 1874 à 1877.

Par ses travaux de recherches statistiques et sa publication en 1837, l'historien a créé un référentiel historique sur l'état réel du département du finistère en ce début du 19e siècle. Et ce qui nous intéresse avant tout dans ses rapports c'est la description de l'industrie papetière qui n'avait pas échappé 75 ans plus tard à l'historien Bourde de La Rogerie auteur d'une étude sur l'histoire des papetiers bretons.

Et notamment ce qui est noté page 106 sur la papeterie Le Marié à Odet en Ergué-Gabéric, et également la mention de son beau-frère Jean-Guillaume Bolloré dit « Aîné », propriétaire d'une fabrique de chapeaux :

Les principaux manufacturiers du canton de Quimper sont :

- 1.° Une tannerie ;
- 2.° Trois fabriques de faïence et poteries, dites de Loc-Maria ;
- 3.° La chapellerie du sieur Bolloré aîné ;
- 4.° L'imprimerie du sieur Blot ;
- 5.° Deux papeteries, l'une à Kerfeunteun, l'autre en Ergué-Gabéric ; la première ayant une cuve, la seconde trois.

La masse des drilles consommées par ces établissements, était évaluée à 112.000 kilogrammes d'une valeur de 20,000 francs environ. L'une de ces papeteries employait une mécanique à cylindre, les deux autres n'avaient que des pilons. Le nombre des ouvriers était de 40 à 42, leur salaire de 1 fr. à 1 fr. 50 c. Deux cuves étaient affectées au papier blanc, trois au papier gris.

« L'une de ces papeteries employait une mécanique à cylindre, les deux autres n'avaient que des pilons », 1829

Espace « Biblio »

Articles
« BOURDE DE LA ROGERIE Henri - Notes sur les papeteries des environs de Morlaix » et
« CHATELLIER Armand (du) - Recherches statistiques sur le Finistère »

Actus/Blog
« billet du 05.04.2014 »

La Bretonne Pie Noir patrimoine communal

Saout e Breiz

« Mes Bretonnes : aussi longtemps qu'il m'en souviene, petites, trapues, avec une jolie frange de frisure entre les cornes en forme de lyre, ivoire à la base et noires vers leurs pointes acérées comme leur caractère », A. Jacq⁶

De notre point de vue, la vache pie-noir devrait être considérée comme une marque historique de notre patrimoine communal.

Un livre récent de Pierre Quéméré en retrace l'histoire et mentionne des éleveurs gabéris. En 1886, dans le tout premier registre généalogique ou herd-book⁷ on recense les 5 vaches de l'un d'entre eux, et bien sûr les coupures de presse et les photos (collection à compléter !) apportent des illustrations de cette période 1850-1960 où la vache pie-noir était sacrée à Ergué-Gabéric.

Règles orthographiques

Tout d'abord quelques règles d'orthographe s'imposent. Le terme « pie » avec un e final est correct, car il ne vient pas du tout du mot « pis » avec un s, désignant la mamelle de la vache. « Pie » est un adjectif invariable évoquant l'oiseau au ramage blanc et noir. La terminaison « noir » sans e, accolée par un trait d'union,

⁶ Angèle Jacq, « La bretonne pie noire », Editions Castor et Pollux, 2002

⁷ Herd-book, s.m. : de « herd », troupeau, et « book », livre, anglicisme désignant un registre généalogique d'espèces bovine et porcine, pour servir de référents et de pedigree à leurs descendants.

devrait aussi respecter la même règle d'invariabilité, et donc, contrairement à un usage assez fréquent, ne pas s'accorder au féminin et au pluriel.

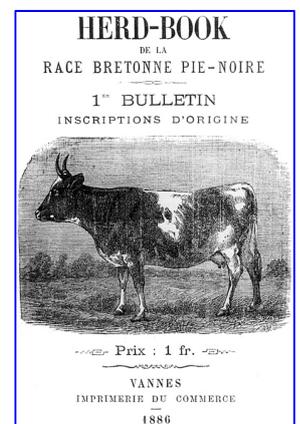
En fait la race « Bretonne Pie-Noir » n'est mentionnée sous cette forme qu'au cours du 19^e siècle. Avant la Révolution, pour désigner la vache locale aux taches noires, on préférerait la désignation de « gare⁸ noire » (d'où l'adjectif bigarré), comme on peut le lire dans les documents de successions de fermes à Ergué-Gabéric (soit par ex. un document de 1742 relatif à la métairie de Lezergué).

Squididan dans le Herd-book

En 1886 le journaliste et homme politique de Scaër, James de Kerjégu, concrétise cette idée d'un herd-book ou registre généalogique des vaches bretonne pie-noir. En 1885 il écrivait dans son journal « L'Union Agricole »⁹ une invective à l'adresse de ses détracteurs : « Après l'éreintement du gracieux M. Briot de la Mallerie

⁸ Gare ou garre, adj. : désigne un pelage marqué par deux couleurs, le mot bigarré en étant dérivé. Comme le blanc était toujours présent, on indiquait seulement l'autre couleur : un pelage blanc et rouge était donc dit gare-rouge ; un pelage blanc et noir, gare-noir. Pour les vaches gare-noires, l'appellation courante est ensuite devenue pie-noir; source : Jean Le Tallec. Mot français garre « de deux couleurs », attesté depuis 1360 et d'origine inconnue ; source TLFi.

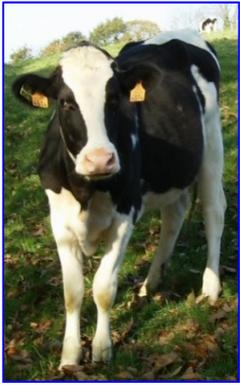
⁹ L'Union agricole et maritime, qui a d'abord été appelée L'Union agricole du Finistère est un journal local d'informations générales qui a paru à Quimperlé (Finistère) de 1884 à 1942. Il a connu des orientations éditoriales différentes, selon ses propriétaires successifs. La périodicité a aussi été variable : bi-hebdomadaire, tri-hebdomadaire et hebdomadaire. Avec pour sous-titre Organe Républicain Démocratique de la région du Nord-Ouest, le journal paraît le 1^{er} août 1884 à l'initiative du conseiller général de Quimperlé, James Monjaret de Kerjégu, un riche propriétaire terrien et ancien diplomate résidant à Scaër.



Espace « Patrimoine »

Article « Les vaches pie-noir gabéris, marques du patrimoine cornouaillais »

Actus/Blog « billet du 12.04.2014 »



à propos du herd-book, ... voici venir la fin ... de la croisade prêchée depuis quelque mois contre le livre généalogique de la race bretonne pie-noire ».

Et dans ce premier bulletin des inscriptions d'origine, on trouve quatre vaches (« Rosporden », « La grise », « Catherine », « La belle ») et un mâle pie-noir (« Mouton II ») présentés par Louis Guyader, agriculteur au village de Squividan en Ergué-Gabéric.

Concours régional agricole

En 1893, le président de la République Sadi Carnot devait venir à Quimper pour présider le Concours Régional Agricole. Mais, souffrant, il dut renoncer à son voyage au dernier moment, et fut remplacé par son Ministre de l'Agriculture.

Les agriculteurs éleveurs gabérisiens récoltèrent de nombreux prix dans les catégories vaches pie-noir et génisses. Furent récompensés : Louis Guyader de Squividan, Jean-Marie Le Roux du Bourg, M^{me} veuve Yves Feunteun, Corentin Signour de Kerroux. Jean-Louis Le Roux de Lezouanac'h reçoit deux prix dans la catégorie "Cidres de Bretagne". C'est Louis Guyader de Squividan qui reçoit le plus grand nombre de prix, à savoir six.

Tant est si bien qu'il reçoit la prime d'honneur du Concours régional : « Tous les Quimpérois connaissent la transformation merveilleuse qu'a faite M. Guyader de sa propriété de Squividan. On sait aussi à quel degré de perfection il a porté son élevage de bétail : chacune de ces dernières années a vu croître le nombre des récompenses qu'il s'est habitué à conquérir dans les concours de la région et même au-delà. »

En 1904, au Concours Général de Paris, un agriculteur, Jean-Louis Le

Roux de Lezouanac'h se fait remarquer : 1er prix des femelles génisses de 2 à 3 ans, et 4e prix supplémentaire pour les mâles de plus de 2 ans.

Comices gabérisiens locaux

Jusqu'aux années 1960, la place des animaux de ferme était très importante sur le territoire encore rural de la commune d'Ergué-Gabéric. Plusieurs comices agricoles¹⁰ étaient organisés localement, comme celui ci-après en 1953 où l'on reconnaît l'ancien maire Jean Menn :



Des histoires de vaches pie-noir, il n'en manque pas dans les journaux locaux. Ainsi cet encart dans le « Courrier du Finistère » du 29.08.1915 : « Vol d'un bœuf. Un troupeau de 23 bêtes à cornes, appartenant au fermier Espern, du village de Loqueltas, avait passé la journée dans une prairie sous la garde de ses deux petits garçons âgés de 2 et 11 ans. À leur retour, il manquait un bœuf de race bretonne, de robe pie, d'un an et d'une valeur de cent francs. Les enfants ne purent dire ce qu'il était devenu, mais le fermier apprit qu'on avait vu un cultivateur de la commune d'Ergué-Armel l'emporter dans sa charrette au marché de Quimper. Le fermier Espern a porté plainte. »

¹⁰ Comice agricole, g.n.m. : association privée d'agriculteurs visant à l'amélioration de leurs techniques et de leurs productions. Par métonymie, concours de bestiaux organisé par une telle association. Source : TLFi.

« Un noir si profond qu'au soleil, les reflets bleu-ardoise lui sent tel le schiste de la terre bretonne »

Angèle Jacq



Collection Christophe Rochet.

En 1939, pour la fête annuelle du quartier de Lestonan, les concours agricoles sont de mise, et pour les vaches deux catégories sont ouvertes : les vaches armoricaines (de couleur marron-roux uniforme) et les célèbres pie-noir. Pour ces dernières les gagnants sont : Pie noire de 1 à 2 ans : 1. Le Roux, Lezou-nac'h, 60 fr. ; 2. Le Roux, Mez-en-Lez, 40 fr. ; 3. Montfort, Coat-Niverrot, 20 fr. ; Pie noire de 2 ans et au-dessus : 1. Stervinou, Croix-Rouge. 60 fr. ; 2. Huitric Pierre, 40 fr, Lenhesk ; 3. Kergourlay, Kergamen. 20 fr.

En région de Chalosse dans le bassin Aquitain entre l'Adour et le Gave de Pau l'élevage de vaches bretonnes pie-noir est pratiqué depuis la fin du 18e siècle ¹¹. En juin 1951, une commission locale décida d'acheter des vaches bretonnes pie-noir en Bretagne deux taureaux BPN pour faciliter les insiminations, et l'un prénommé « Fakir » fut acheté à Jean Le Menn, éleveur de Kerourvois en Ergué-Gabéric : « Ces deux reproducteurs font actuellement (1952) l'admiration des visiteurs ».



Le ruisseau du Guic, au centre de la commune

Gwazh dour ar Gwig

Une très belle initiative de l'association des jardins familiaux de Pen-Carn : nettoyer et remettre en valeur le ruisseau du Guic, le long des parcelles potagères avec l'aménagement de deux passerelles.

¹¹ Simon LAUSSU, 1953. La race Bovine Bretonne Pie-Noire et la production laitière en Chalosse (ENV Toulouse, 70p).

Les jardiniers citoyens

L'association des jardins familiaux de Pen-Carn d'Ergué-Gabéric, créée le 18.04.2009 date de la publication au Journal Officiel, a pour objet la « pratique de la culture familiale de potagers ».

Et cette année, comme le rapporte Jacques Caradec, correspondant d'Ergué-Armel pour Le Télégramme et membre de l'association, les jardiniers bénévoles se sont attelés à aménager les rives attenantes du ruisseau du Guic, lequel coule le long de la route de Coray, avant de rejoindre le Patra, puis le vallon de Pennervan et l'Odet aux serres de Pont-Patra.

Désormais, sur 300 m, le cours d'eau a retrouvé son lit que deux passerelles neuves permettent de franchir.



Un jardinier expérimenté, dont le père avait un jardin ouvrier à Stang-Venn dans les années 1970, nous a confié : « Le guic qui coule du nord-est vers l'ouest, en bordure nord des terrains, est à la frontière des jardins et du petit bois au nord. Les passerelles servent à passer des jardins au bois et aussi à puiser de l'eau dans le ruisseau. »

Une toponymie centrale

Le jardin et le ruisseau sont en contrebas du village de Munugic dont le nom s'est écrit également Munudic et dont la signification toponymique a souvent intrigué. Mais en 1445 et 1493 on note les ortho-



« L'association des jardins familiaux de Pen Carn n'est pas restée inactive pendant les mois d'hiver. »

Espace
« Presse »

Article « Remise en valeur du Guic près des jardins familiaux, Le Télégramme 2014 »

Actus/Blog
« billet du 27.04.2014 »

Un trésor de bannières religieuses de procession

Bannieloù chik

En référence une enquête documentaire récente ¹² de Jean-Yves Cordier sur son blog lavieb-aile.com lequel propose chaque semaine plusieurs visites inédites d'éléments méconnus du patrimoine finistérien.

Il écrivait le 4 avril : « *La paroisse d'Ergué-Gabéric (Finistère) possède de belles bannières de la fin du XIXe-début XXe siècle et consacrées à la Vierge et à saint Michel, mais dont l'une, peut-être unique en France, porte la mention Tonkin 1885 : une petite énigme pour les esprits curieux.* »

On trouvera ici une sélection de photos de ces bannières de procession (prises en 2008 et précédemment), le résumé des travaux du blogueur au regard émerveillé et érudit, et quelques compléments d'information.

Des donateurs reconnaissants

Onze bannières de procession ont été recensées, lesquelles sont habituellement exposées dans l'église paroissiale St-Guinal. Autrefois elles étaient de sortie plusieurs fois dans l'année pour les fêtes religieuses locales, notamment au pardon de Kerdévet, mais aussi à l'occasion

¹² Jean-Yves Cordier a publié récemment trois articles très intéressants sur le patrimoine gabérisien : « *Les bannières de la paroisse d'Ergué-Gabéric (29) : Tonkin!* » le 04.04.2014, « *Les vitraux anciens de l'église d'Ergué-Gabéric* » le 05.04.2014 et « *Les vitraux récents de l'église Saint-Guinal d'Ergué-Gabéric* » le 10.04.2014.



graphes Menanguic et Menesguic, ce qui laisse supposer un préfixe « *Menez* », soit la "montagne du Guic".

Le terme Guic désigne généralement le centre habité d'une paroisse (du vieux breton guic emprunté au latin vicus "village, hameau ; quartier d'une ville"), et cela se prêterait très bien à la source du ruisseau située près de Pen-Karn Lestonan, c'est à dire au centre géographique de la commune d'Ergué-Gabéric.

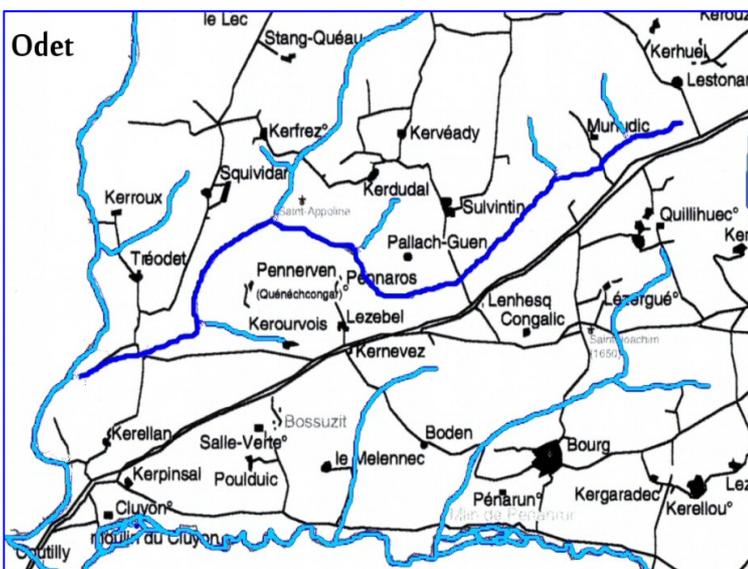
Quant au « *Guic* » en tant que cours d'eau, Albert Deshayes donne le ruisseau du Guic à Guerlesquin, employé seul et non pas en composition, comme relevant de l'explication de *Gwig* "centre de paroisse". Ce ruisseau s'écoule jusqu'au Belle-Isle-en-Terre pour former le Leguer.

À Ergué-Gabéric la longueur du Guic n'est pas certaine : certaines personnes affirment qu'il se nomme Guic jusqu'à l'arrivée de l'autre ruisseau descendant de Squividan. D'autres habitants de Lenhesq, Pallach'guen et Sulvintin appelaient le cours d'eau « le patra » à partir de Ty-Bur, en réservant le nom « Guic » pour sa partie amont.

Tracé du Guic et du Patra sur une carte établie par Norbert Bernard dans son mémoire « *Chemins d'Ergué-Gabéric du 5e au 17e siècle* » :



Ruisseau de Pont-Patra



des pardons bretons voisins où la paroisse devait être représentée.



Le 20 octobre 1980, lors d'une journée du patrimoine mémorable, ces bannières furent toutes rassemblées dans une salle d'exposition préparée par la commission extra-municipale des recherches historiques d'Ergué-Gabéric :



Les plus anciennes bannières, celles de Notre-Dame de Kerdévot et du Tonkin, ont été commandées et acquises à la fin du 19^e siècle (avant 1903 pour la seconde).

L'année 1885, fin du conflit franco-chinois et début de pacification du nouveau protectorat, est explicitement brodée sur celle du Tonkin. Pour celle de Notre-Dame de Kerdévot l'analyse du blasonnement du pape qui l'orne permet de définir une première période de 1878 à 1903, et une seconde par le témoignage d'Anatole Le Braz en 1899.

Elles sont toutes faites de velours épais, rouge, bleu ou vert, ou d'une soie plus légère pour l'une d'entre elles, avec une broderie or ou argent.

Les donateurs, pour trois d'entre eux, ont fait mettre leurs initiales brodées sur leurs bannières :

✚ M.G. sur celle de saint Michel. Michel Le Goff, agriculteur à Sulvintin, en fit le don vers 1919-20.

✚ P.N. sur celle de saint Guinal. Le donateur de cette bannière est réputé être François Nédélec, mais le P(ierre?) désignait peut-être un proche ?

✚ C.S. sur celle du Tonkin : Corentin Signour de Keranroux (Kerrouz). Le mémorialiste Anatole Le Braz, de passage à Kerdévot en 1899, confirme le fait : « Une autre bannière de velours écarlate représente St Corentin en rouge et en jaune, avec mitre d'or, et St Guénolé, tout en blanc, blanche la mitre, protégeant un jeune enfant en robe. - Au dessous, dans un cartouche, Tonkin, 1885. Elle a été offerte par Signour »

La démarche des donateurs étaient, en payant de leurs deniers la réalisation d'une bannière, de remercier la Sainte-Vierge de Kerdévot d'avoir veillé sur leurs enfants ou proches (ou eux-mêmes) partis pour l'armée. Ainsi la bannière de saint Guinal est un don de la famille Nédélec de Kergoant après la guerre de 1939-45. Et celle de saint Michel est un don d'un soldat survivant à son retour de la guerre 1914-18.



Espace « Patrimoine »

Article « Les bannières paroissiales de saint Guinal, ND de Kerdévot, Tonkin, saint Michel et Fatima »

Actus/Blog « billet du 02.05.2014 »

Bannière rouge du Tonkin

La bannière du Tonkin est plus ancienne et plus rare : en effet ce territoire lointain, situé entre le Vietnam actuel et la Chine, fut l'objet d'un conflit franco-chinois de 1881 à 1885. Le protectorat français du Tonkin, installé dans sa capitale Hanoï en 1885, sera pacifié par l'armée française jusqu'en 1887. On a décompté 2 100 morts ou blessés français, et 10 000 dans les rangs



Collection Christophe
Rochet.

Figure : Un jeune enfant auréolé est entouré de deux évêques ou abbés ; un poisson au pied de celui qui porte une chasuble jaune identifie saint Corentin, patron de Quimper en particulier et du diocèse en général. Son voisin serait donc son disciple saint Guénolé, abbé de Landevennec.



de l'Empire de Chine, des Pavillons noirs¹³ et du Royaume d'Annam.



Le journal républicain « *Le Finistère* » du 4 novembre 1885 annonce ainsi la Médaille commémorative qui récompensera les 97 300 militaires et marins ayant pris part à l'expédition : « *La médaille du Tonkin. Voici un document (circulaire du ministre de la marine et des colonies) de nature à intéresser nos vaillantes populations maritimes, tous ces braves Bretons qui ont été au Tonkin soutenir l'honneur du drapeau français, et se sont montrés sourds jusqu'à la fin aux lâches suggestions de ceux qui n'ont pas craint, en déconsidérant cette expédition, de déconsidérer leurs services.* ».

De même, le compositeur quimpérois Mikeal Queinec (1849-1909) publie entre 1880 et 1893 un chant de colportage en breton sur feuille volante imprimée chez de Kerangal « *Brezel an Tonkin hag ar Chin* », dans laquelle il salue le départ des soldats, mais formule une prière afin que la troupe n'ait pas à subir

¹³ Les Pavillons Noirs étaient des soldats irréguliers récupérés par les Chinois qui les utilisent en Indochine contre les Français.

un « *châtiment divin amplement mérité par ses chefs républicains* ».

Bannière St-Michel de Papa

Datation : 1919-20. Matière : Velours rouge, broderie or et argent. Inscription inférieure : QUIS UT DEUS, "Qui est comme Dieu"¹⁴.

Armoiries ducales de Bretagne d'hermine plain, deux lévriers collés, devise DOUE HA VABRO (Dieu et mon Pays). L'archange terrasse de sa lance, non pas un dragon, mais Satan représenté en ange déchu dont on ne voit que le beau visage, deux ailes, et le trident.



Initiales : M.G. en haut à gauche du donateur Michel Le Goff de Sulvintin à son retour de la guerre 1914-18. Michel Le Goff, de la classe 1913, a

¹⁴ « *Quis ut Deus ?* », phrase en latin signifiant « *Qui est comme Dieu ?* », est particulièrement associé à l'Archange Michel. Dans l'art, saint Michel est souvent représenté comme un guerrier angélique armé d'un casque, d'une épée et d'un bouclier, en train de terrasser Satan qui est identifié soit sous la forme d'un dragon, soit sous un aspect humain. Le bouclier porte parfois l'inscription : « *Quis ut Deus* » qui peut être vue comme une question dédaigneuse et de rhétorique posée à Satan (Wikipédia).

été blessé au front par deux fois, reçu deux citations individuelles, et une collective, et reçut un certificat de bonne conduite le 8 juillet 1919. Dans sa famille, la bannière de saint Michel était appelée « *la bannière de Papa* ».



Des calomnies concordataires au Grand Terrier

Reuz en-dro

Ces longues lettres d'un prêtre gabérisien illustrent les difficultés des prêtres bretons, en grand majorité insermentés à la Révolution, à s'intégrer dans l'institution catholique au moment du Concordat.

Cet ancien directeur du petit séminaire de Plouguernevel, exilé en Espagne, doit affronter l'autorité de son évêque, mais également les rumeurs lancées par certains de ses paroissiens.

Des lettres passionnées

Le Concordat de 1801 de Napoléon était censé être la réconciliation de l'Etat français et de l'Eglise catholique, après la rébellion d'une Eglise réfractaire qui avait refusé de prêter serment à la Constitution civile du Clergé pendant la Révolution. En Bretagne, le nombre de prêtres et évêques insermentés fut plus important qu'ailleurs et nombre d'entre eux s'exilèrent.

Derrière le pape les évêques furent prompts à se réconcilier avec le pouvoir laïc. Mais la période du concordat fut probablement un changement social plus difficile pour les

prêtres de paroisse, à l'exemple de notre premier desservant¹⁵ concordataire d'Ergué-Gabéric.

La première longue lettre de 5 pages très denses écrites par François Le Pennec à son évêque¹⁶ démarre par la liste des reproches exprimés par ses délateurs contre lesquels il veut se défendre : « *Les voici comme ils sont restés imprimés dans ma mémoire : 1°. j'ai toujours manqué de faire l'instruction les dimanches et fêtes. 2°. je les fais mal. 3°. j'ai manqué d'être exacte à écouter les personnes qui se présentoient au tribunal de la pénitence. 4°. j'ai manqué d'aller aux malades quand on m'y appelait. 5°. j'ai jetté cette corvée sur mon vicaire. 6°. devenu fermier, je m'occupe au labourage ou cela me divertit de mon devoir essentiel. 7°. j'ai fait des acquisitions.* »

Le style du recteur est un peu ampoulé et daté, l'orthographe empreinte du 18e siècle avec ses imparfaits se terminant en -oit. Mais les propos libres, les arguments développés et sa spontanéité un peu naïve apportent un éclairage sur les liens sociaux de cette période concordataire et post-révolutionnaire dans nos campagnes bretonnes.

De 1787 à 1791, après avoir été procureur, il est l'un des directeurs du petit séminaire de Plouguernevel : « *Moi qui il y a 24 ans fut jugé digne d'occuper une place de directeur dans un séminaire, place alors*

¹⁵ Desservant, s.m. : ministre du culte qui assure, à titre transitoire ou permanent, le service religieux d'un lieu de culte ou d'une communauté ; source : TRLF. Dans les paroisses bretonnes le desservant est le principal prêtre, responsable des vicaires et autres prêtres, et le terme de recteur lui sera préféré au cours du 19e siècle.

¹⁶ Le baron Pierre-Vincent Dombidau-de-Croiselles, né à Pau en 1751, fut sacré en 1805 dans la cathédrale Notre-Dame de Paris pour sa nomination à l'évêché de Quimper et Léon. Il meurt à Quimper en 1823. Il exprime son admiration pour Napoléon et encourage les jeunes conscrits à rejoindre leurs drapeaux

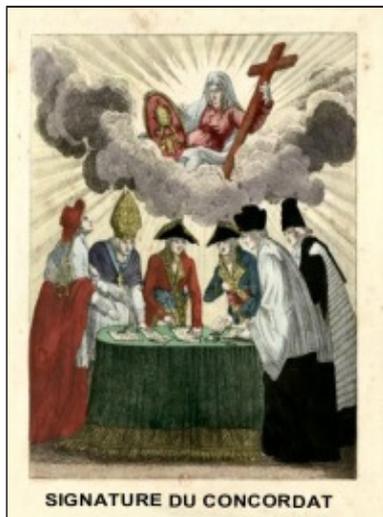


« *Accusé devant votre grandeur d'avoir antérieurement négligé mes devoirs d'ecclésiastique et de pasteur et d'être devenu un homme de la terre, mon devoir est de me justifier.* »

Espace « Documents »

Article « 1809 - Campagne de calomnie contre le desservant François Le Pennec »

Actus/Blog « billet du 10.05.2014 »



si respectée dans le diocèse et qu'on ne donnoit qu'à des personnes choisies ». Il y côtoya Alain Dumoulin, futur recteur d'Ergué-Gabéric avant son exil, qui occupa également le poste de directeur.

Dès le 5 octobre 1790, avec son supérieur Hervé Le Coq et trois autres directeurs, il signe la protestation contre la constitution civile du clergé, adressée au procureur général du Finistère. En 1791 ils sont quatre à devoir émigrer en Espagne où le supérieur décéda (un des directeurs se réfugia sur l'île de Jersey)¹⁷.

« Je ne suis pas riche, Monseigneur, et depuis mon arrivée dans ce pays j'ai sur les bras 2 mineurs avec leur mère ma sœur et veuve. »

En 1801, le préfet du Finistère cite François Le Pennec dans un rapport au Ministre de l'Intérieur dans sa « Liste des prêtres du département du Finistère qui, par leurs talents et leur moralité, méritent le plus la confiance du Gouvernement et jouissent de l'estime publique »¹⁸. Il dit de lui : « Il n'a fait aucune soumission, 50 ans. Il est encore déporté en Espagne, il n'attend que la pacification religieuse pour revenir ; beaucoup de talents et de moralité ». Suite à cette enquête il fut nommé par l'évêque Mgr André¹⁹ comme desservant à Ergué-Gabéric.

¹⁷ Cf « Le Petit Séminaire de Plouguernevel depuis sa fondation jusqu'à la période révolutionnaire », M. le Chanoine Chatton, Imprimerie René Prud'homme, St-Brieuc, 1896.

¹⁸ Cité dans « Le clergé breton en 1801 d'après les enquêtes préfectorales de l'an IX et l'an X conservées aux Archives nationales », Emile Sevestre, Annales de Bretagne, tome 29, numéro 3, 1913, pp. 503-512. La lettre et l'enquête se trouvent aux Archives nationales F19 865.

¹⁹ Claude André, né en Bresse en 1743, est un homme d'église qui a connu la Révolution et le Concordat. Le 9 mai 1802, suite au Concordat, il est sacré à Paris, dans l'église Saint-Roch, pour sa nomination d'évêque de

Malgré ces preuves de bonne moralité, à Ergué-Gabéric certaines personnes l'accuse d'être indolent et malhonnête : « Il me tarde de déposer mes sentiments dans le sein d'un père. Cette persécution n'est pas récente, je me rappelle qu'une fois Mr Colcanap²⁰ ayant été à Quimper me dit : nous sommes veillés de bien près. Je lui répondis : tant mieux, celui qui fait son devoir ne peut pas y perdre ».

Et il ajoute, sûr de sa foi : « Je dis par sentiment intime je connois ma religion. Je n'ai jamais donné de preuve de l'avoir méconnue ni avant ni pendant, ni depuis la révolution ».

L'affaire du presbytère

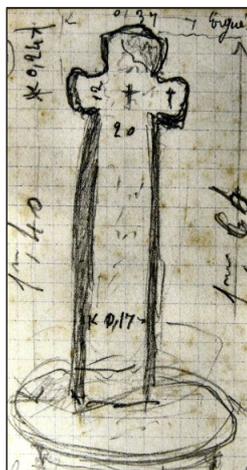


Sur l'affaire du presbytère qui était propriété du maire, lequel bien était loué à la commune pour héberger son curé, François Le Pennec accuse son propriétaire Salomon Bréhier (franc-maçon de surcroît) de faire de la spéculation immobilière :

« Il faut remarquer 1° que le presbytère n'est pas à la paroisse. J'y suis comme l'oiseau sur la branche ... Depuis 4 à 5 ans je fais au presbytère

Quimper. En 1804 il donne sa démission à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec le préfet du Finistère et d'autres désagréments relatifs à son autorité épiscopale.

²⁰ Jean-Marie Colcanap, né à Quimper le 29 Mars 1766, fut ordonné prêtre à Jersey en 1792, avant d'être vicaire d'Ergué-Gabéric de 1804 à 1808 et ensuite recteur de Plomelin. Il mourut à la grande mission de Plonévez-Portzay au début de Juin 1817.



toutes les réparations grandes et petites sans recevoir un sol. Mr Brehier n'en demandoit d'abors à la commune que 100 louis. Ensuite il demande 300 l et acte sous signe privé fut passé à Lezergué, pour une somme de 3000 l ... L'année évolue et les réparations faites Mr Brehier exige 200 l. de ferme et 4000 l. pour le fond, et peut-être bientôt il exigera 5000 l. ».

Comment s'étonner, dans ce contexte, que le prêtre engage ses économies dans une petite tenue agricole à Kergaradec près du bourg ? Un « oiseau sur la branche » qui ne sait plus sur quel pied danser et qui n'a dorénavant ni revenu ni domicile assuré pour héberger ses proches : « j'ai sur les bras 2 mineurs avec leur mère ma soeure et veuve, ce me semble totalement ruinés par la nation, ils n'ont pas un sol sous le ciel ».

Et fallait-il ponctionner le revenu des offrandes de Kerdévoit pour faire les réparations du cimetière d'une part, et d'autre part dégager une portion pour le séminaire diocésain ? L'évêque, connu pour sa poigne et son autoritarisme, prend carrément le contre-pied de son desservant et écrit au maire, en utilisant le nom déformé de la commune avec sans doute un accent d'ostracisme : « Si Mr le desservant du grand terrier vous avait communiqué mon ordonnance approuvée par un décret impérial, vous auriez vu qu'il m'est impossible d'approuver l'emploi que vous désirez faire des offrandes perçues dans la chapelle de Kerdévoit. ».

De plus, outre le manque de support de son supérieur hiérarchique, le pire des détracteurs de François Le Pennec parmi ses paroissiens se nomme Jérôme Crédou, futur maire et deuxième fabricant de Kerdévoit, et le recteur n'hésite pas à dénoncer son comportement : « D'ailleurs le second membre de la fabrique (Jérôme Crédou qui avoit acheté la chapelle, dit-on, avec les deniers des pa-

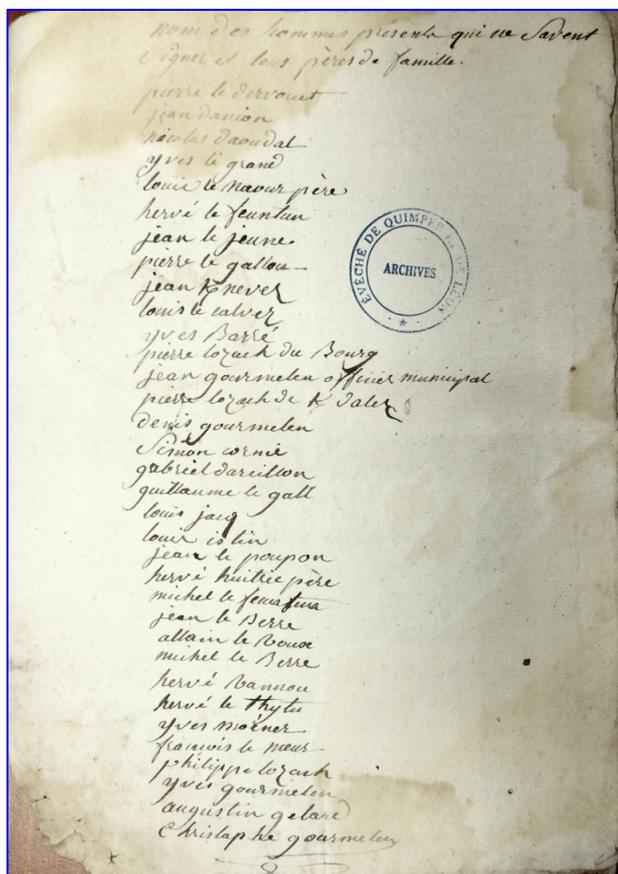
roissiens) s'oppose à tout et ne se trouve à aucune assemblée ».

La fin de la deuxième lettre de François Le Pennec est terrible : « D'après cet exposé que Monseigneur décide de tout dans sa sagesse. Je sais que je ne demande qu'un châtiment, mais entre deux maux il faut choisir le moindre ». Ce qui veut dire en clair qu'il préfère affronter l'autoritarisme de son évêque que d'accepter d'être calomnié par le pouvoir laïc de certains de ses paroissiens et personnages publics municipaux.

Toujours est-il que la pétition envoyée à l'évêque début janvier et signée par 47 paroissiens chefs de familles ne suffit pas pour que ses supérieurs maintiennent François Le Pennec dans sa paroisse. Il fut remplacé au presbytère d'Ergué-Gabéric par Le Bescou, nouveau desservant dès 1810. François Le Pennec, sa sœur et ses neveux mineurs n'allèrent pas à Audierne, sa destination proposée initialement : il sera nommé recteur de Plomodiern et décèdera le 9 février 1822.



« Plusieurs malveillants ont bien voulu décrédité auprès de votre éminentissime le sieur François Pennec notre desservant »



Les voix bretonne et normandes des esclaves



Mouezh ar sklavour

La parole bretonne est celle de Jean-Marie Déguignet. Les voix normandes sont celles le baron de Vastey, fils de Jean-Valentin Vastey, jeune paysan normand parti tenter fortune à Saint-Domingue, et de leur mémorialiste.

Mais rétablissons tout d'abord la relation existant entre ces différentes personnalités du 19^e siècle.

Laurent Quévilly, correspondant local d'Ouest-France pour Ergué-Gabéric dans les années 1980, a participé activement au succès de librairie que fut la redécouverte des écrits de l'anarchiste bas-breton.

Dans la préface de l'Intégrale des mémoires d'un paysan bas-breton, il se rappelle, suite à son article dans l'édition de Quimper où il relatait la disparation des cahiers de Déguignet après sa mort en 1905, de l'appel de son arrière petit-fils : « *J'avoue que ce coup de fil reste à mes oreilles mon meilleur souvenir professionnel. Deux jours plus tard, dans une HLM de Kermoyan, ... avec l'émotion que l'on devine, les 26 cahiers étalée sur la toile cirée ...* ».

Aujourd'hui, depuis la Normandie de son enfance autour de l'abbaye de Jumièges, il récidive avec un scénario presque identique : depuis trois ans il a mené une enquête sur l'histoire d'un paysan de Jumièges expatrié en 1768 comme colon sur l'île de St-Domingue (aujourd'hui Haïti), retrouve par miracle des lettres échangées avec la famille restée en Normandie, découvre que le fils mulâtre du colon normand aura un rôle très important pendant et après la révolte des esclaves, qu'il prendra le titre de baron et qu'il éditera de nombreux livres pour critiquer le système colonialiste français.

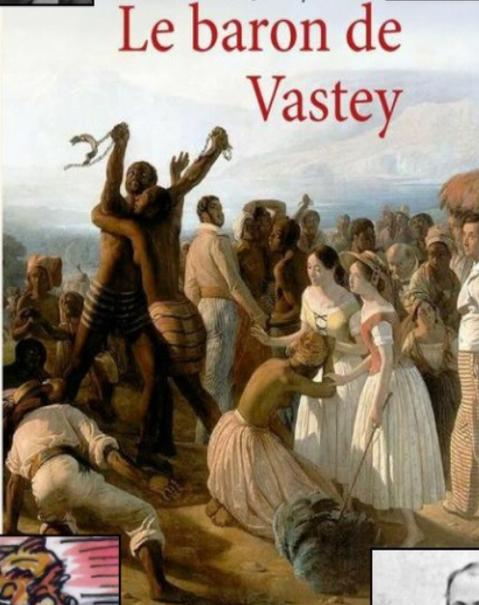
En mai 2014, le livre publié par Laurent Quévilly, « *Le baron de Vastey* », présente l'horreur de l'esclavage, la vie quotidienne d'un planteur de Saint-Domingue et apporte un éclairage inédit sur la révolution haïtienne.

Après la sélection ci-dessous des textes de Jean-Marie Déguignet sur l'esclavage, on trouvera des citations du baron de Vastey sur le même sujet : le rapprochement des points de vue et la ressemblance de ton sont frappants !



Laurent Quévilly

Le baron de Vastey



Mais si on y regarde de plus près le paysan bas-breton a manifesté plus de constance, alors que le baron haïtien n'a pas toujours eu les mêmes positions tranchées de sa fin de vie.

Ce livre n'est donc ni un roman historique, ni la saga enjolivée d'une famille émigrée dans un lointain pays sauvage, c'est un véritable livre d'histoire comme on les aime, l'histoire dévoilée grâce à des archives familiales, où on découvre une réalité différente de la version simplifiée et embellie de la conquête haïtienne pour son indépendance, où on comprend que les héros ne sont pas toujours comme on nous les a présentés, que les gens de couleur n'étaient ni noirs ni blancs, que la victoire des esclaves a été très compliquée, que les influences extérieures, la guerre d'indépendance américaine, la révolution française, le voisinage espagnol ont joué leur rôle, que les royalistes et les républicains étaient soit pro-colons, soit pro-esclaves, mais inversement à notre pronostic.

Le tout raconté avec brio, sous couvert du style Quevilly et ses belles formules introductives comme la toute première : « *je n'ai pas écrit ce livre, il m'a été dicté ...* ». Et plein de formules élégantes pour présenter avec humour les événements, certaines codées ou rigolotes, comme celle-ci page 309 : « *Le baron de Vastey fit le mort. Et pour cause* », ou page 23 « *Les aînés des enfants auront participé de l'oreille à l'expansion de leur fratrie* ». Ou alors de belles évocations dans les titres : « *C'est la faute à Napoléon* », « *Revoir la Normandie* », « *Cadet deviendra grand* ». ...

Il n'y pas de héros dans ce livre, que ce soit le principal personnage, le colon Vastey, ou même son fils le baron, ou Toussaint Louverture, le roi Christophe, les feudistes ou négociants normands, et tous les autres (sauf peut-être deux femmes). Sans être des zéros, ces

hommes ont tous leur part d'ombre, mais aussi leur côté humain et des circonstances atténuantes.

Les véritables héroïnes du livre sont la centaine de lettres familiales conservées miraculeusement, transcrites et présentées dans ce livre dans leur contexte chronologique. Ces archives Vastey sont un trésor qui donne un éclairage inédit et « *vécu* » sur une page d'histoire qui était à (ré)écrire.

À commander sur les sites de <http://chapitre.com>, <http://fnac.com> ou <http://amazon.com>.

Paroles de J.M. Déguignet

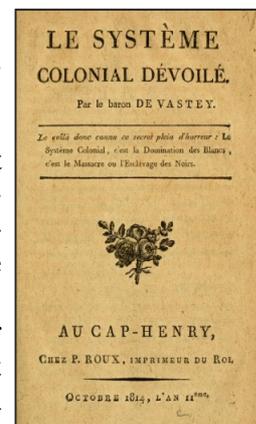
Les définitions et visions de l'esclavage sous plusieurs formes ne manquent pas dans les Mémoires de Jean-Marie Déguignet :

✚ Tout d'abord, ce qui constitue le leitmotiv de son œuvre, les bretons de son temps et d'autrefois sont d'après lui les esclaves de leurs superstitions et de la religion : « *C'étaient là toutes les pensées des Bretons de ce temps. On était heureux d'être pauvre et de souffrir : on suivait ainsi le chemin suivi par Jésus lui-même.* »

✚ Il fait souvent la comparaison entre les esclaves d'antan, romains notamment, et ceux des siècles suivants qui encore plus mal traités : « *Le peuple romain, le vrai peuple, les esclaves et prolétaires, étaient bien plus heureux que n'ont été chez nous, depuis quinze siècles, les esclaves, les serfs, les prolétaires ...* »

✚ La condition ouvrière au 19e siècle est une forme moderne d'esclavagisme : « *Tant qu'ils seront dix ouvriers à courir après le même patron, ils ne peuvent espérer que l'esclavage et la misère.* »

✚ Et le goût et l'expérience de la liberté sont bien pour lui l'antithèse de l'esclavage : « *Il faut avoir souffert*



« *Il faut avoir souffert de maladies pour connaître le prix de santé, et il faut avoir été esclave pour connaître le prix de la liberté.* »

Jean-Marie Déguignet

Espace « Déguignet »

Article « Citations de Jean-Marie Déguignet et du baron de Vastey sur l'esclavage au 19e siècle »

Actus/Blog « billet du 17.05.2014 »



de maladies pour connaître le prix de santé, et il faut avoir été esclave pour connaître le prix de la liberté. »

✚ Il est en expédition militaire au Mexique quand il apprend la victoire des états anti-esclavagistes à la fin de la guerre de Sécession : *Ce professeur de langues ... recevait des correspondances secrètes des Etats-Unis. Là-bas, la guerre venait de se terminer d'une façon très heureuse entre le Nord et le Sud, au profit des esclaves. L'union fait la force, là la force fit l'union* ²¹ ».

« Ma fortune n'est pas si avancée que vous le croyez. Il est vrai que Dieu m'a partagé de quelques esclaves qui m'aident à gagner ma vie dans ce pays. »

Jean-Valentin
Vastey

✚ Et il goûte même au plaisir d'habiter une maison d'esclave : « *Je passai d'agréables heures, ensuite, dans cette petite case que mon ami appelait « la case de l'Oncle Tom »* ²² ce grand roman philanthropique qui souleva tous les cœurs humains dans l'Amérique du Nord, et même en Europe, contre les riches esclavagistes. »

✚ Quant à la révolte des esclaves de St-Domingue ²³, il la connaît pour avoir lu ce roman publié en 1820 : « *Victor Hugo, un de ces grands romanciers, fabriqua, dit-on, un roman*

²¹ Jeu de mot de l'auteur : lors de la guerre de Sécession (1860-65) la victoire fut emportée par les Etats du nord dits de l'Union, favorables à l'abolition de l'esclavage.

²² *La Case de l'Oncle Tom* : roman anti-esclavagiste de Harriet Beecher-Stowe publié en 1851. Le livre est centré sur le personnage de l'oncle Tom, un esclave noir patient et tolérant autour duquel se déroulent les histoires d'autres personnages, aussi bien esclaves que blancs. Ce roman sentimental dépeint la réalité de l'esclavage tout en affirmant que l'amour chrétien peut surmonter une épreuve aussi destructrice que l'esclavage d'êtres humains.

²³ Saint-Domingue est une colonie française, située sur la partie occidentale de l'Île d'Hispaniola, qui a existé de 1627 au 1er janvier 1804, date à laquelle elle devint indépendante sous le nom d'Haïti, après un conflit entre un corps expéditionnaire de Napoléon Bonaparte et les Noirs insurgés menés par Toussaint Louverture.

en huit jours, et cela parut un prodige alors. J'ai même lu ce fameux roman intitulé *Bugle Jargal* ... ».

Ecrits du baron de Vastey

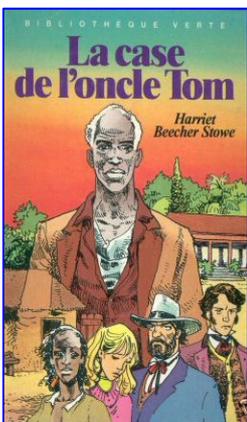
Les textes sur l'esclavage et le colonialisme par le baron de Vastey, dit Cadet ou Pompée-Valentin, avec cet avertissement sous forme de question par Laurent Quevilly dans son avant-propos : « *Alors, opportuniste, Jean-Louis Vastey, ou animé par une singulière prise de conscience ?* ».

Certes Jean-Louis de Vastey est homme de couleur, fils de mulâtre que son père avait épousée. Mais son éducation fut celle d'un blanc, et même en partie en métropole normande. Il n'a pas eu une existence d'esclave comme il a pu le faire croire. Et ce n'est bien que plus tard, quand, jeune adulte, il assista à des exécutions et des exactions qu'il renia son passé et se mit à défendre dans ses écrits enflammés la cause des révoltés d'Haïti.

✚ Le système colonial dévoilé, couverture : « *Le voilà donc ce secret plein d'horreur : le système colonial, c'est la domination des blancs, c'est le massacre ou l'esclavage des noirs.* »

✚ Le système colonial dévoilé, page 39 : « *Ce n'est point un roman que j'écris, c'est l'exposé des malheurs, des longues souffrances et des supplices inouïs qu'a éprouvé un peuple infortuné pendant des siècles.* »

✚ Le système colonial dévoilé, page 13 [9] : « *Pour pallier leurs crimes, pour justifier l'esclavage, ils calomnient les malheureux Africains ! Ils poussent l'impudence jusqu'à dire qu'ils égorgeraient leurs prisonniers s'ils ne trouvaient pas à les vendre. Barbares, pourquoi font-ils la guerre ? Pourquoi se font-ils des prisonniers ? N'est-ce pas pour vous fournir des esclaves ? Cessez votre infâme trafic, et l'Afrique jouira du repos et de bonheur !* »



Restitution d'une chapelle en nom collectif

ur chapel daskoret

« 15 mai 2014, échec de la souscription des habitants de Venise pour la protection de l'île de Poveglia par mise aux enchères en private leasing », AFP.

En 1794 les habitants d'Ergué-Gabéric réussirent leur souscription et acquisition de la chapelle de Kerdévot, laquelle leur fut vendue aux enchères suite à la confiscation des biens du clergé. Et l'édifice fut restitué à titre gratuit à la commune en 1804.



Pendant longtemps on a cru que cet acte de protection était l'affaire d'un seul homme, Jérôme Crédou. Mais un premier document découvert en septembre 2010 dévoila les dessous de l'affaire : c'est bien l'agent de tous les habitants qui fut collecté pour préserver son patrimoine.

Une déclaration authentifiée de l'ancien maire Jean Le Jour atteste de

l'opération de levée des fonds : « a déclaré qu'il est à sa connaissance qu'en l'an trois il fut fait une quette en ladite commune d'Ergué-Gabéric, ... Dans ce moment, à raison d'un individu par parcelle, à effet de se procurer les fonds nécessaires pour l'acquisition de la chapelle de Kerdévot et pour la payer des prix de l'adjudication, ..., et que le montant d'icelle fut remise au dit Jerome Credou ».



Depuis cette découverte, nous avons retrouvé d'autres documents qui confirment cette belle initiative collective :

✚ En 1807 le desservant Le Pennec s'interroge sur la nature exacte de l'acte de restitution de 1804 : « si c'est une pure donation ou un contrat de vente ». S'il s'agissait d'une vente, le recteur serait obligé d'impliquer son propriétaire donateur dans la gestion des revenus et des réparations de la chapelle, en tant que fabricant adjoint. Comme il s'agit en réalité d'un don, cela annule en quelque sorte la détention de nature privée pendant 10 ans.

✚ Dans une lettre de septembre 1809 à son évêque, François Le Pennec sera encore plus explicite sur le fait que Jérôme Crédou fut un prête-nom et que le financement de l'acquisition de la chapelle fut collectif : « D'ailleurs le second membre de la fabrique (Jérôme Crédou qui avoit acheté la chapelle, dit-on, avec les deniers des paroissiens) s'oppose à tout et ne se trouve à aucune assemblée ».

✚ Nicolas Louboutin, vicaire réfractaire de Guengat, expulsé en Espagne à la Révolution, a témoigné aussi sur les circonstances de l'acquisition : « Quelques communes, lors de la liberté, ont chassé leurs intrus. D'autres ont acheté des chapelles pour les sauver et empêcher le Constitutionnel d'y dire la messe. Er-Ergué-Gabéric s'est bien montré pour la chapelle de Kerdévot. »

Espace « Documents »

Articles « 1804 - Cession et don de la chapelle de Kerdévot à la commune »

« 1807 - Reprise de la chapelle de Kerdévot par la fabrique et la paroisse »

« 1809 - Attestation de quête pour l'acquisition de la chapelle de Kerdévot »

Actus/Blog « billet du 24.05.2014 »

Espace
« Presse »

Article « Le
procès des
apaches de la
bande de « l'As
de Pique », Le
Progrès et Le
Finistère
1909 »

Actus/Blog
« billet du
31.05.2014 »

Procès des apaches de la bande de l'as-de-pique

Serriñ an Apached

Le sort de deux apaches, c'est-à-dire des petits malfrats, arrêtés pour avoir blessé au revolver un agriculteur à Kerourvois en Ergué-Gabéric : suicidé en prison pour l'un, et condamné aux travaux forcés pour l'autre.

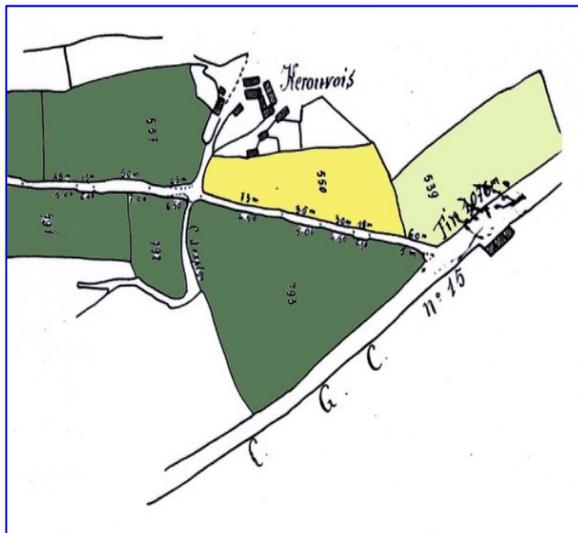
Cambriolage à Kerourvois

Les deux journaux « *Le Progrès du Finistère* » et « *Le Finistère* »²⁴ relatent assez longuement pendant le mois d'août 1909 cette triste affaire d'apaches, ce de façon très similaire malgré leurs lignes éditoriales très différentes.

D'où vient tout d'abord ce terme d'apaches ? Les Apaches étaient un gang du Paris de la Belle Époque composé de très jeunes membres de moins de vingt ans. En 1902, deux journalistes parisiens, Arthur Dupin et Victor Morris, nomment ainsi les petits truands et voyous de la rue de Lappe et marlous de Belleville, qui se différencient de la pègre et

des malfrats par leur volonté de soigner leur apparence vestimentaire (bottines, pantalon patte d'éph et casquette à pont).

Le terme s'est très vite répandu dans toute la France. Dès avril 1903 dans le journal de « *L'Action Libérale de Quimper* » on trouve l'expression à propos de voyous qui s'étaient distingués à Kerdévet : « *quelques Apaches quimpérois qui assaillirent à coups de pierres, de paisibles pèlerins qui retournaient chez eux* ».

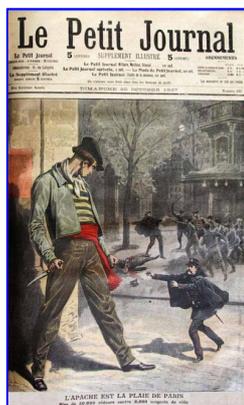


(Kerourvois 1914, près de la route de Coray)

En 1909 les circonstances sont plus graves : deux jeunes apaches essaient de cambrioler la maison de ferme à Kerourvois, et surpris l'un d'entre eux sort son revolver et tire sur le propriétaire des lieux. La victime se remettra de sa blessure, et finalement il n'y aura pas de vol, mais à cette époque la répression de ces méfaits se voulait expéditive. L'un des jeunes voyous se suicidera dans sa cellule de prison, et l'autre écoperait d'une peine de 6 ans de travaux forcés.

La justification du qualificatif d'apaches tient dans l'origine urbaine des délinquants (Douarnenez et Brest), leur âge et leur allure : « *Il n'était âgé que de 20 ans* », « *Deux individus, paraissant âgés de dix-huit à vingt ans, assez bien vêtus et parlant français* », « *C'est un petit jeune homme assez bien vêtu* ».

« *Reconnu coupable, sans circonstances atténuantes, il est condamné à 6 années de travaux forcés et à 10 ans d'interdiction de séjour.* » *Le Progrès du Finistère*, 30.10.1909



²⁴ Information et document communiqués par Pierrick Chuto, passionné d'histoire régionale, avec à son actif trois livres sur le Pays de Quimper : Premier livre paru en 2010 « [Le maître de Guengat, "Mestr Gwengad"](#) » (Auguste Chuto né en 1808, propriétaire-cultivateur, meunier et maire). Le second « [La terre aux sabots, "Douar ar bou-toù-koad"](#) » (Louis-Marie Thomas cultivateur à Plonéis en Basse-Bretagne de 1788 à 1840) est publié en Basse-Bretagne de 1788 à 1840) est publié en mars 2012. Et le troisième « [Les exposés de Creac'h-Euzen - Les enfants trouvés de l'hospice de Quimper au 19e siècle](#) » (le tour de l'hospice civil et les 3816 enfants exposés entre 1803 et 1861) en octobre 2013.

Et bien sûr les apaches formaient des gangs, et nos jeunes voyous avaient aussi cet instinct grégaire : « *Tous deux sont des apaches qui font partie de la bande de " l'As de Pique "* », « *la tristement célèbre bande brestoïse de " l'As de Pique "* ».

Notons également que si la brigade mobile de Nantes put retrouver les deux cambrioleurs en cavale, c'est grâce à l'inspecteur qui parlait la langue locale à Ergué-Gabéric : « *M. Le Gall, qui parle la langue bretonne, se mit en campagne et il apprenait bientôt qu'un individu répondant au signalement ci-dessus avait été vu.* »

Et toute cette affaire gabéricoise se termine par un suicide et une condamnation aux travaux forcés. À cette époque la répression de tels méfaits se voulait expéditive.



Arsène Lupin réfugié dans une grotte du Stangala

Groc'h al Lupin

Une rumeur, le célèbre gentleman cambrioleur se serait réfugié dans une grotte des gorges du Stangala.

L'histoire du sauvetage

Arsène Lupin est un personnage de fiction populaire créé par Maurice Leblanc dans la nouvelle « *L'Arrestation d'Arsène Lupin* », parue dans le magazine *Je sais tout* en juillet 1905, et reprise en 1907 dans le recueil « *Arsène Lupin gentleman cambrioleur* ».

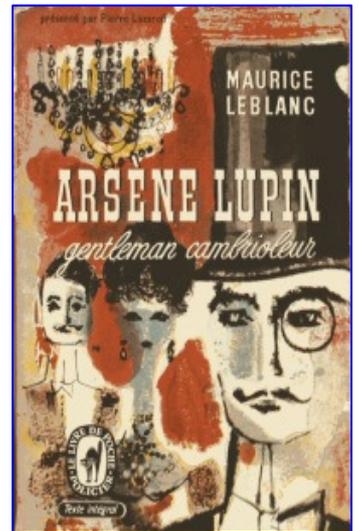
L'enjouement pour ce personnage qui aimait à se déguiser et se cacher est tel que des journalistes du jour-

nal « *Le Progrès du Finistère* » s'amuse pendant l'été 1909²⁵ à faire courir le bruit qu'il s'était réfugié dans les grottes du Stangala en Ergué-Gabéric : « *le célèbre Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur si connu, est installé avec toute sa bande à Ergué, pour la saison, dans les cavernes de Bec-ar-Gripp, au Stangala* ».

Et de citer aussi un autre personnage du roman, l'inspecteur Ganimard²⁵, ou l'autre célèbre détective contemporain Sherlock Holmès : « *le nom moins célèbre et non moins connu détective Sherlock Holmès et le redoutable Ganimard sont à ses trousses d'Arsène Lupin le gentleman cambrioleur* ».

Huit mois après, en février 1910, les journalistes rappellent la légende qui est toujours vivace : « *Ceci se passa tout auprès des gorges sauvages où, suivant la légende, Arsène Lupin aurait élu domicile* ».

Mais cette fois il s'agit d'une réelle affaire de mégères du lieu-dit champêtre : « *Se trouvant ces jours derniers, au « doué »²⁶, avec cette dernière, elles ne trouvèrent rien de mieux, pour assouvir leur rancune, que de la plonger dans la « baille » savonneuse et glacée. ... et vas-y donc ! d'an dro 'barz ar bail !* »



²⁵ L'inspecteur Ganimard est un personnage de Maurice Leblanc, toujours à la poursuite du voleur Arsène Lupin.

²⁶ Doué, douet, s.m. : issu du latin ductus et signifie : un courant d'eau, une source, un lavoir. En breton on a suivant les endroits : douvez, dovez, doz. Un retranchement romain à Baud dans le Morbihan, et un autre à Quistinic, sont dits : En Douez. Le z terminal a souvent disparu pour donner : doué, dans le sens de lavoir ou de ruisseau. Source : Michel Douet sur Iffrance.

Espace
« Presse »

Article « Arsène Lupin et sa bande au Stangala, *Le Progrès du Finistère* 1909-1910 »

Actus/Blog
« billet du 31.05.2014 »

Espace « Photothèque »

Article
« Gwenn-Aël Bolloré, 25 ans après, sur la plage du débarquement du 6 juin 1944 »

Actus/Blog
« billet du 07.06.2014 »

Débarquement en terre de France le 6 juin 1944

Traezhennoù normant

À Ergué-Gabéric, quand on évoque cette journée du 6 juin, on pense naturellement à Gwenn-Aël Bolloré qui faisait partie des 177 français qui ont débarqué sur la plage de Ouistreham avec le commando n° 4 du bataillon des Fusiliers marins du commandant Kieffer.

Un livre écrit en 1963

Dans son livre « *Nous étions 177* » écrit en 1963, réédité plus tard sous le titre « *Commando de la France Libre* », il écrit ses premières impressions : « *Serrer les dents et arriver ... Arriver ... La plage. Le sol semble monter, c'est bon signe. Soudain, une gerbe liquide à peine à un mètre : peut-être un obus de mortier. Heureusement, l'eau atténue les éclats ... Serrer les dents ... Voici la grève.* »

Il avait 18 ans et avait une mission de 1ère classe infirmier : « *Les instructions sont formelles : ne pas s'occuper des blessés sur la plage et suivre la vague d'assaut. ... j'aperçois le commandant Kieffer, étendu et blessé. Juste le temps, en attendant que Thubé ait fini son travail, de m'en occuper. Un coup de ciseau dans le pantalon de son battle dress et je vois qu'il s'agit d'un éclat dans la cuisse. Un pansement, une piqûre de morphine ...* ».

Et plus loin il écrit : « *Devant, c'est déjà le charnier. Des hommes sont allongés, morts ou blessés, parmi les entonnoirs de bombes, les chevaux de frise et les obstacles antichars. Il*

y a, pêle-mêle, unis à leurs camarades anglais, plusieurs compatriotes, les uns geignant, les autres figés dans des positions inattendues. »

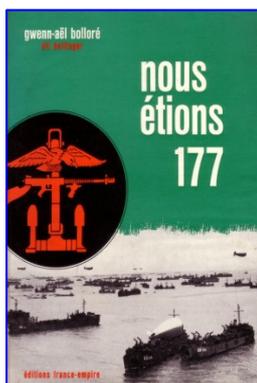
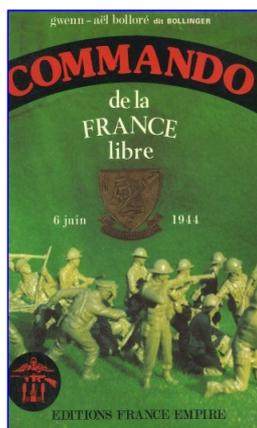
Une interview filmée en 1969

En complément du livre, on peut visionner cette vidéo postée sur Dailymotion qui est un plan de 6 minutes extrait d'une série d'émissions historiques de Daniel Costelle, Jean-Louis Guillaud et Henri de Turenne diffusée à la télévision française dans les années 1970, et plus précisément de l'émission « *La Bataille de Normandie* » du 06/06/1969 (durée : 1h 29min, disponible en dvd).



On y voit des images d'archives, le texte lu d'un combattant français du commando Kieffer, les explications filmées du général Lord Lovat (ami de Gwenn-Aël, et ayant préfacé son livre) s'exprimant en langue française près du pont de Bénouville, la performance musicale du joueur de cornemuse présent lors du débarquement.

Lord Lovat a conservé des contacts avec Gwenn-Aël Bolloré après-guerre. Ce sera lui qui rédigera la toute première préface du livre « *Nous étions 177. Commando de la France Libre* » qu'il terminera par ses mots : « *Nothing could have stopped Kieffer's men that day ... Down the arches of years I salute them!* » (Rien n'aurait pu arrêter les hommes de Kieffer ce jour-là ... Par-



delà la voûte des années, je les salue !).

Et bien sûr dans cete vidée l'interview de Gwenn-Aël Bolloré, jeune et imposant, sur la plage de Ouistreham : « *Quand la flotte est arrivée, nous étions à fond de cale, et au petit jour on nous a fait monter sur le pont, il y avait un silence absolu, alors là nous avons vu, à l'horizon, la terre de France. Et ça, ça a été, pour nous tous, vraiment quelque chose de très poignant.* »



Souvenirs gabérisois de fin de guerre 1944-45

Kounioù ar brezel

Avec ses parents, son frère et ses sœurs, Michel Le Goff habitait la ferme de Sulvintin, et à 80 ans il se rappelle encore avec précision et délectation de ses jeux et découvertes d'enfant.

Ces souvenirs sont multiples et mélangent nature, patrimoine et histoires d'antan. En voici juste le début de l'une de ses évocations : « *L'évènement observé se situe sans doute en fin de l'année 1944 ou au début de 1945 ...* »

Chars US et noirs immenses

Michel Le Goff avait 10 ans en 1944 et, 70 ans après, il prend un plaisir à rassembler et rédiger ses souvenirs d'enfance à la ferme familiale de Sulvintin.

Il se rappelle notamment de voir, depuis son observatoire de Stang Kerluen, une colonne de chars américains sur la route de Coray : « *Tout à coup, un soldat du char de tête, de mon côté, dont je ne distingue que le*

casque, tourne la tête vers moi, m'aperçois, sort son bras et fait des signaux ! Horreur, la colonne s'arrête : des deux premiers chars j'aperçois quatre soldats fusillés braqués dans ma direction. Ce sont de grands noirs, ... et, vus en hauteur par-dessous, ils paraissent d'une taille immense ... Je suis pratiquement sûr que tous les équipages du seul groupe que j'ai pu voir du milieu des fougères étaient des noirs ; ce qui paraît en contradiction avec l'affirmation qui dit que, au débarquement, toutes les troupes combattantes étaient composées de blancs, et les divers services auxiliaires réservés aux noirs. »



« *Des passions communes nous unissaient mon frère Jean-Louis, plus familièrement Lili, et moi. Pendant les grandes vacances c'étaient les parties de chasse, après avoir sorti le bétail, avec l'équipe de Cerbère et Rita II et les jeux plus clandestins sur la route de Coray* »
Jeux interdits, Michel
Le Goff

Sur ce souvenir, en plus des pages dactylographiées ci-dessous, il nous a précisé : « *Le déplacement de l'unité était dans le sens Quimper-Coray. Ce n'était pas une simple patrouille (il y avait trop de chars), mais un déplacement. Les canons étaient tous dans le sens de la route dans l'axe des chars. Aucune surveillance sérieuse visible sur les côtés au plan des armes. Les chars étaient, dans mon souvenir, 2 par 2 à même hauteur et par "paquets" de 8 à 10 ou 12 chars séparés par quelques dizaines de mètres... Aucune idée précise sur la date: Quimper s'est libéré le 8 août 44, et là c'était un peu après. Le temps était beau.* »

Au moins deux autres personnes ont témoigné sur le passage de véhicules militaires américains sur cette route de Coray, dans le même sens ouest-est, en plein été 1944 : René Le Reste de Garsalec et Guillaume Kergourlay d'Elliant, et ce, chacun, à deux autres points d'arrêt et d'observation.

René Le Reste écrit : « *Une troupe américaine s'est bien arrêtée sur la route de Coray, à Garsalec, pas loin de chez*



Espace « Mémoires »

Article « Souvenirs d'enfance de fin de guerre 1939-45, par Michel Le Goff »

Actus/Blog
« billet du 14.06.2014 »

moi et j'y étais, j'avais huit ans, je me rappelle bien des noirs, ils faisaient leur toilette du matin, et on a eu quelques tablettes de chocolat. Ils étaient stationnés le long de la route à la hauteur des chemins de Kerrouzel et Kervreyen. J'ai le souvenir de voir dans l'après-midi les véhicules aller en direction de Coray, j'étais alors chez moi. Il y avait beaucoup de monde. »

« Il y avait des blancs et des noirs. L'un des noirs se brossait les dents, elles toutes blanches, et les brosses à dents n'étaient pas nos habitudes. Un autre blanc se rasait et nous a donné un peu de chocolat. Plus loin on s'est fait enquirlandé par une réfugiée de Kérouzel : " Vous n'avez pas honte : c'est vous qui devriez leur donner quelque chose !" L'après-midi on a assimilé les longues antennes radio des véhicules à des lignes pour aller à la pêche. On était ébahi par toutes ces nouveautés. Ah si on avait eu un appareil de photo, quel dommage ! »

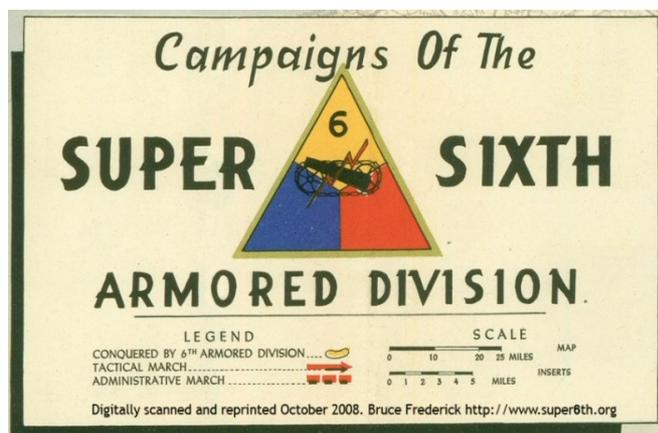
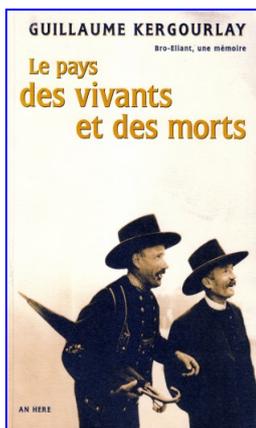
Guillaume Kergourlay, dans son livre « Le pays des vivants et des morts » se souvient également : « Nous fûmes attirés par le bruit sourd et continu d'une colonne de camions, roulant vers Coray et Gourin et passant par Kroaz-Menez-Brizh ... De dix heures du matin jusqu'à cinq de l'après-midi de l'après-midi, les véhicules, par centaines, à trente mètres l'un de l'autre, n'ont pas cessé de défiler : des GMC, des jeeps, avec leurs équipages casqués en tenue kaki, mâchant leur chewing-gum. Les GI étaient blancs et

blacks mélangés et leur allure décontractée contrastaient bien étrangement avec la raideur germanique ».

On sait maintenant qu'il s'agissait d'une partie de la 6e division blindée US (surnommée « *Supersixth* »), conduite par le général Robert W. Grow, qui après libéré Brest, Le Huelgoat, Lorient, et plusieurs jours de combats sur la presqu'île de Crozon, partait rejoindre le front de l'Est de la France. Comme le précise Guillaume Kergourlay, le passage à Ergué-Gabéric eut lieu le 10 septembre 1944, trois jours après le bombardement de Tal-ar-Groaz.

Mais revenons aux souvenirs de Michel Le Goff qui présentent un point inédit par rapport aux deux autres témoignages, à savoir la présence des chars sans autres véhicules militaires : « Nous avons manifestement vu deux passages différents. Dans le mien il n'y avait que des chars, et à mon avis c'étaient des "Sherman". Je me demande s'il ne s'agissait pas d'un passage plus tardif quand les Allemands ont commencé leurs "poches" le long des côtes. Je le pense plus tard que la période de la libération de Quimper, et ça avait duré une bonne partie de la journée ! ».

Quant aux soldats exclusivement noirs, on pense bien sûr au fameux 761e bataillon de tanks US, les « *black panthers* », et qui composée entre 1942 et 1946 uniquement de soldats noirs. Mais le problème est qu'ils sont réputés pour avoir participé héroïquement à la campagne des Ardennes, et que leur présence en Bretagne resterait un mystère.



Reconnaissance des FFI pour la cause de la résistance

Dieubidigezh Gemper

Un article du journal Le Télégramme de fin 1945 rappelle les faits de résistance de certains habitants d'Ergué-Gabéric, et de leur reconnaissance par l'organisation des Forces françaises de l'intérieur.

On trouvera après cette revue de presse, le rapport d'un résistant sur les opérations de libération de Quimper dans lequel est évoqué le rôle stratégique de la ferme de Kerélan, quartier du Rouillen.

Remerciement des maquisards

En ce jour du 23 décembre 1945, il y eut affluence à la mairie d'Ergué-Gabéric où tout le monde était sur son 31 pour recevoir les autorités militaires.

Notamment le lieutenant-colonel Roger Bourrières, alias Berthaud, qui s'exprime ainsi : « C'est grâce à des communes comme Ergué-Gabéric que la résistance put s'organiser et faire œuvre utile. M. Le Menn a le droit de s'enorgueillir d'être maire d'une commune qui fit preuve d'un tel patriotisme. »

Les patriotes décorés sont :

✚ à titre posthume, François Balès, qui succomba lors des combats de Telgruc, et qui fut un des principaux instigateurs du casse du STO ²⁷ de

²⁷ Le Service du travail obligatoire (STO) fut, durant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie, la réquisition et le transfert contre leur gré vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, afin de

Quimper. Il reçoit la croix de guerre avec étoile d'argent, l'étoile indiquant une citation à l'ordre de sa division.



« Balès, dit le costaud, qui jamais ne se hâte, loin du pétrin d'Ergué met la main à la pâte. »

Bouynot, 1937

✚ Louis Yaouanc, maréchal-ferrant à Kernévez en bordure de la route de Coray, pour avoir hébergé des maquisards, reçoit un diplôme d'honneur des FFI.

✚ Michel Le Floc'h, agriculteur à Sulvintin, pour avoir hébergé des maquisards également, reçoit le même diplôme. Mme Le Floch, née Marie Louis Le Roux, était engagée dans l'accueil des francs-tireurs dans sa maison. Et Michel Le Floc'h s'était déjà fait « remarquer » sur le front du conflit de 1914-18, et avait même reçu la croix de guerre avec deux étoiles.

participer à l'effort de guerre allemand que les revers militaires contraignaient à être sans cesse grandissant (usines, agriculture, chemins de fer, etc.). Les personnes réquisitionnées dans le cadre du STO étaient hébergées dans des camps de travailleurs situés sur le sol allemand. À la fin de l'année 1942 ils étaient seulement 240 000. Les autorités Allemandes et Françaises organisèrent alors un recensement général des travailleurs Français et tentèrent d'imposer à tous les inactifs de trouver un emploi. Dans chaque ville importante, un service administratif du STO, dépendant d'une Feldkommandantur, était chargé de gérer les dossiers et de la désignation des « déportés du travail ».

Espaces
« Presse » et
« Biblio »

Articles « Trois diplômes d'honneur des F.F.I. et une croix de guerre, Le Télégramme 1945 »

« NICOLAS Gabriel - Des quimpérois dans la résistance 1943-1944 »

Actus/Blog
« billet du 14.06.2014 »



✚ M. et Me René Danion, agriculteurs à Kerhamus, pour avoir caché des résistants également, reçoit le diplôme et une mention spéciale : « *M. et Mme Danion qui, à leur péril, firent cause commune avec les F.F.I.*²⁸ », et il termina par ces mots : « *À tous, braves Français, les maquisards vous disent merci* ».

Point de ralliement à Kerélan

Nous avons aussi découvert le rapport d'un responsable de secteur « *Turma Vengeance* »²⁹ du Finistère, commençant le recrutement clandestin de soldats, puis l'entrée dans Quimper et le siège qui s'en suivit.

Le récit de Gabriel Nicolas nous éclaire sur le rôle stratégique d'Ergué-Gabéric dans les opérations de libération de la région quimpéroise :

✚ Au début, le secteur n° 5, centré sur Kervern en Ergué-Armel, est uniquement constitué de membres du réseau Vengeance.

✚ Kerélan, quartier du Rouillen en Ergué-Gabéric, est choisi comme

base de repli lorsque Kervern est envahi par la Wehrmacht.

✚ Lorsque les maquis se sont réorganisés, Kerélan est devenu base de commandement et point de ralliement de la 5e compagnie FFI.

✚ Le camp de prisonniers allemands formé à Ergué-Gabéric, vraisemblablement à Kerélan aussi (même si ce n'est pas précisé) fut le premier de la région.

Kerélan constituait un lieu de rassemblement très bien situé pour accueillir des troupes surveillant la route de Coray et la route de Brest, et avait l'avantage d'une grande ferme pour la place et aussi un bon support de ravitaillement, avec également des possibilités de mouvements rapides dans des directions plus calmes.

Il n'y a, a priori, jamais eu de résistants cachés à Kerélan pendant l'occupation allemande, car trop près de la grande route et de la ville. Non loin de là, les fermes de Kerhamus et de Sulvintin ont hébergé des résistants, ce qui leur a valu la reconnaissance des F.F.I. en décembre 1945 (cf chapitre précédent).

Par contre, après les derniers combats de libération de Quimper, les maquisards trouvaient un refuge dans la banlieue gabéricoise : « *Notre chef de section, le sous-lieutenant Cornille regagne Kerellan vers 20 heures avec sept camions « bushing » en état de marche, qui trouveront preneurs à la compagnie FFI de transport. Dans les véhicules, la compagnie récupère 50 paires de bottes en cuir qui iront aux plus démunis de nos va-nus-pieds, des armes, des munitions et surtout une grande quantité de vivres sur lesquels nous prélevons notre quote-part.* »



« Ce dimanche, des dizaines de volontaires se présentent à Kerellan, nous en prenons une vingtaine dont un sous-lieutenant d'active et un boucher pour la cuisine. »

²⁸ Les Forces françaises de l'intérieur (FFI) sont le résultat de la fusion, au 1er février 1944, des principaux groupements militaires de la Résistance intérieure française qui s'étaient constitués dans la France occupée : l'Armée secrète (AS, gaulliste, regroupant Combat, Libération-Sud, Franc-Tireur), l'Organisation de résistance de l'armée (ORA, giraudiste), les Francs-tireurs et partisans (FTP, communistes), etc. Source : Wikipedia.

²⁹ Fort de plus de 30.000 membres répertoriés, le réseau Turma Vengeance fut un des tout premiers mouvements de Résistance et parmi les plus importants en nombre. Turma vient du latin "turma" (pl. "turmae") qui désigne les groupes de cavalerie légionnaire de l'armée romaine. Apolitique et implanté en zone occupée, ce réseau vit le jour dès 1940, grâce à l'initiative de trois amis, docteurs de profession : Victor Dupont (1909-1976), Raymond Chanel (1908-1999) et François Wetterwald (1911-1993), en s'appuyant sur ses trois missions historiques : Renseignement, Évasion et Action.

